

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je rais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et js meurs quand il le faut.

[VOL. 5. QUÉBEC 7 SEPTEMBRE, 1844, No. 33.]

Mélanges Littéraires.

UN INTERIEUR DE DILIGENCE.

NOUVELLE.

On se trouvait aux derniers jours du mois de septembre. Après être tombée à torrents toute la journée, la pluie avait enfin cessé ; mais une brume épaisse couvrait le ciel, et, bien qu'il fût à peine quatre heures, la nuit semblait déjà venue.

Une lourde diligence, attelée d'un renfort de chevaux, montait avec peine une des pentes difficiles qui séparent Belleville de Lyon, et les postillons marchaient des deux côtés de l'attelage, s'arrêtant de cinquante pas en cinquante pas pour lui permettre de reprendre haleine. Les voyageurs eux-mêmes étaient descendus, sur l'invitation du conducteur, et suivaient à pied, en maudissant les chevaux, la pluie et les mauvais chemins.

Deux d'entre eux, qui venaient les derniers, s'arrêtèrent tout-à-coup au tournant de la montée. L'un était un homme d'environ cinquante ans, à l'air souriant et doux ; l'autre plus jeune, avait au contraire les traits soucieux. Il promena les yeux sur la campagne à demi ensevelie dans le brouillard, et dit à son compagnon :

— Quel temps et quelle année, cousin Grugel ! La Saône était à peine rentrée dans son lit, et voilà que les vallées vont être inondées de nouveau.

— Dieu nous en préserve, Gontrand ! répondit l'homme au doux visage ; l'arc d'alliance peut paraître d'un instant à l'autre sur ce déluge.

— Oui, reprit l'autre voyageur avec un peu d'ironie, je sais que vous avez la manie de l'espoir, Jacques.

— Comme vous celle du découragement, Darvon.

— Ne suis-je point dans mon droit quand je regarde comment vont les choses du monde ? Où voyez-vous la paix, l'ordre, la prospérité ? Je n'entends parler que d'incendies, de contagions, de déluges, de meurtres ! Ce qu'épargne la méchanceté

des hommes, la méchanceté de la nature l'anéantit ; car la matière brute elle-même semble avoir un instinct de destruction ; les éléments sont comme les rois, ils ne peuvent être voisins sans se faire la guerre.

— C'est un côté des choses, cousin, le côté triste ; mais il y en a un autre dont vous ne parlez jamais : vos yeux sont toujours attachés sur le volcan qui fume à l'horizon, et ne veulent pas s'abaisser sur les champs de blé mûr qui ondulent à vos pieds. Il y a enfin du bonheur dans le monde.

— Je n'en sais rien, répondit Darvon d'un ton chagrin.

— Mais vous-même, ne vous trouvez-vous point placé ici-bas parmi les plus favorisés ?

— C'est la vérité ; Jacques, et cependant je n'ai pu trouver dans tous les biens qui m'ont été accordés, la paix et le contentement.

— Que voulez-vous donc désirer ? Vous êtes riche, honoré, vous avez une famille qui vous aime !

— Oui, reprit Gontrand ; mais ma fortune m'a valu le pénible procès pour lequel je viens de faire un troisième voyage à Mâcon ; ma bonne réputation n'a pas empêché mon adversaire de me faire injurier par son avocat ; et quant à ma famille . . .

— Eh bien ! demanda Jacques.

— Eh bien ! ma sœur, avec laquelle j'avais toujours vécu si affectueusement, je viens de me brouiller avec elle.

— Ce sera une courte querelle, observa Grugel.

— Non, reprit vivement Darvon, je suis las de rétablir, sans profit, de l'ordre dans ses affaires ; j'ai trop souffert de son manque de suite et de raison.

— Songez à son excellent cœur et vous lui pardonnerez.

— Oh ! je sais que vous trouverez toujours quelque raison pour que je prenne mes chagrins en patience ; vous avez une recette pour chaque blessure de l'âme, et si je vous poussais un peu, vous me prouveriez que j'ai tort de me plaindre, que tout est bien ici-bas.

— Non, reprit Grugel ; il y a dans le gouvernement du monde des choses qui me blessent comme vous ; mais je ne suis point sûr de pouvoir les bien juger. La vie est un grand mystère dont nous comprenons si peu de chose ! Faut-il même vous l'avouer ? Il y a des heures où je me persuade que Dieu n'a point affligé les hommes de tant de fléaux sans intention. Heureux et invulnérables, ils se seraient endurcis ; chacun eût compté sur sa force individuelle, se fût complu dans son isolement, et eût été sans sympathie pour son semblable. La faiblesse a, au contraire, forcé les hommes à se rapprocher, à se secourir, à s'aimer ; la douleur est devenue un lien ; c'est à elle que nous devons les plus nobles et les plus doux sentiments : la reconnaissance, le dévouement, la pitié !

— Fort bien, dit Darvon en souriant ; ne pouvant soutenir que tout est bien, vous allez me prouver qu'il y a du bien dans le mal.

— Quelquefois, dit Grugel ; soyez sûr que le mal lui-même n'est pas absolu. La science emprunte des remèdes au suc des plantes véneneuses ; pourquoi ne pourrait-on tirer quelque parti des malheurs, des travers et des passions ? Croyez-le bien, Darvon, il n'y a pas de *minerai humain* tellement pauvre qu'on n'y puisse trouver quelques parcelles d'or.

— Parbléu ! je voudrais savoir alors ce qu'on en trouverait dans nos compagnons de route, s'écria Gontrand. Voyons, cousins, passons à la corneue ce curieux échantillon de notre race, que nous proclamons la race la plus morale et la plus intelligente !

— Il est certain, observa Jacques en souriant, que le hasard ne nous a point favorisés.

— N'importe, n'importe, reprit Darvon, que sa misanthropie rendait taquin ;

dégageons l'or du minerai, comme vous dites. Et d'abord combien de grains espérez-vous en trouver dans le marchand de bœufs qui va là devant nous ?

Grugel leva la tête et aperçut, à quelques pas, le voyageur que lui désignait son cousin. C'était un gros homme en blouse, qui suivait d'un pas lourd l'accotement de la route en achevant de ronger un membre de volaille.

—Voilà le septième repas que je lui vois faire depuis ce matin, continua Darvon, et les poches de la voiture sont encore bourrées de ses provisions ! Quand il a mangé, il dord, puis remange, puis redort pour recommencer. Ce n'est pas même un imbécile, c'est une machine à digérer ! Vous l'avez vu vous-même ; impossible d'en tirer une question ni un renseignement.

—C'est un soin dont s'acquitte suffisamment notre compagnon à casquette de feutre.

—Ah ! parlons de celui-là, et tâchons aussi d'extraire son or ! Il ne fait partie de notre équipage que depuis ce matin, et le conducteur l'a déjà renvoyé de l'impériale aux voyageurs du coupé, qui l'on renvoyé à ceux de l'intérieur. Voilà seulement deux heures que nous le possédons, et il nous a raconté son histoire et celle de sa famille jusqu'au cinquième degré. Je sais qu'il s'appelle Pierre Lepré, qu'il fait la commission des denrées coloniales depuis vingt ans dans les départements de *Saône et Loire*, de l'*Aisne*, de l'*Isère*, du *Rhône*, et qu'il s'est marié trois fois. Encore, s'il ne fallait pas subir ses questions ! mais il est aussi curieux que bavard ; et quand il a fini sa confession, il veut que vous lui fassiez la votre. Si vous réfléchissez, il vous parle ; si vous causez, il vous interrompt ; sa voix est comme une crécelle toujours en mouvement, dont le bruit finit par vous donner mal aux nerfs.

—Pauvre Lepré ! dit Grugel : c'est pourtant un brave homme au fond.

—Il a un mérite, reprit Darvon, c'est de gêner mademoiselle Athénaïse de Locherais ; car nous allions oublier cette aimable compagne de route, qui, après avoir crié qu'il fallait descendre pour alléger la voiture, y est restée seule de peur de se mouiller les pieds.

—Il faut lui pardonner, observa Jacques, l'isolement l'a habituée à ne prendre aucun souci des autres : c'est un cœur rétréci.

—Rétréci ! répéta Gontran ; vous vous trompez, cousin ; mademoiselle de Locherais a un immense amour . . . pour elle-même. Le monde entier semble avoir été créé pour son usage particulier ; elle ne comprend point qu'il puisse s'y passer quelque chose qui ne se rapporte point à elle et ne soit point pour elle. C'est une de ces douces créatures qui, lorsqu'on crie à l'assassin dans la rue, se retournent sur l'oreiller en se plaignant d'avoir été réveillées.

Grugel allait répondre ; mais il arrivait au haut de la colline, la diligence s'était arrêtée, et le conducteur appelait les voyageurs en les pressant de remonter. Il venait, en effet, d'être rejoint par une estafette annonçant que le débordement de la Saône rendait le passage impossible par Villefranche, et l'avertissant de prendre à droite pour passer plus haut le Niseran et gagner Anse par un chemin détourné. La diligence qui le précédait n'ayant pas pris cette précaution avait été surprise par les eaux, et l'on parlait de plusieurs personnes noyées. Cette dernière nouvelle ne fut point heureusement communiquée aux voyageurs ; mais en apprenant le long détour qu'il fallait faire, tous se récrièrent.

—Il y a une malédiction sur nous, dit Gontran déjà contrarié de la lenteur du voyage.

—Je prévoyais la chose, monsieur, s'écria avec volubilité Pierre Lepré, auquel les deux postillons venaient d'échapper et qui se rabattait sur ses compagnons de route. On m'avait déjà dit en chemin que l'*Ardière* et la *Vauzanne* étaient hors de leur lit ; resté même à savoir si nous pourrions passer à Anse, où nous trouverons les eaux de l'*Azergues* et de la *Brevanne*. Par où allons-nous prendre,

conducteur ? Passerons-nous par le bois d'Oingt ; je connais le maire, moi . . . un grand maigre qui fumé toujours. Mais à propos ! dites donc, est-ce que nous ne nous arrêterons pas avant d'arriver à Anse ?

— Impossible, répondit le conducteur brusquement ; j'ai déjà huit heures de retard.

— Eh bien, mais, où souperons-nous alors s'écria le gros marchand de bœufs.

— Nous ne souperons pas, monsieur.

Je déclare que je veux prendre un bouillon, interrompit d'une voix aigre mademoiselle Athénaïse de Lochersis, qui mit la tête à la portière ; je bois toujours un bouillon à cinq heures.

— Nous n'avons rien pris depuis ce matin, s'écrièrent tous les voyageurs.

— Montez, messieurs, montez, reprit vivement le conducteur ; une heure de retard peut nous empêcher d'arriver. Il n'y a point à plaisanter avec le débordement, surtout de nuit ; je n'ai pas envie d'avoir ma voiture noyée.

— Noyée ! s'écria mademoiselle Athénaïse ; mais c'est horrible ! Il fallait donc nous prévenir ! Conducteur, j'exige que vous quittiez la vallée ; vous répondez de moi, conducteur ; je me plaindrai aux chels . . .

La diligence en partant coupa la parole de la vieille fille, qui se laissa retomber dans son coin avec une exclamation lamentable.

Jacques Grugel se crut obligé de lui dire que le détour qu'ils allaient faire les éloignait de la Saône, et faisait ainsi disparaître tout danger.

— Mais où aurai-je mon bouillon ? demanda la vieille fille rassurée.

— Nous ne nous arrêterons qu'à Anse, reprit Lepré ; le conducteur l'a dit, et Dieu sait quels chemins nous allons trouver. Routes départementales, c'est tout dire ; et cependant je connais l'ingénieur, c'est un homme de talent ; son fils s'est marié le même jour que mon aînée. Mais nous n'arriverons pas avant demain.

Il y eut un cri général : la plupart des voyageurs n'avaient point mangé depuis le matin, comptant sur le repas qui se faisait habituellement à Villefranche, et Gontran proposait déjà, avec sa vivacité habituelle, de descendre de force au prochain village pour se faire servir un souper, lorsque le marchand de bœufs s'écria :

— Un souper ! j'en ai un à votre service.

— Quoi ! pour tout le monde ? demanda Lepré.

— Pour tout le monde, bourgeois. Je puis vous offrir trois services avec le petit coup de schnick par-dessus le tout.

En parlant ainsi, il tira des poches de la voiture une demi douzaine de paquets qu'il se mit à ouvrir en passant sa langue sur ses lèvres : c'étaient des provisions de tout genre proprement enveloppées et ficelées avec soin. Ses compagnons poussèrent une exclamation de surprise et de contentement.

— Ce sera un vrai festin, dit Lepré, qui avait aidé le marchand de bœufs à inventorier tous les paquets. — Peste ? monsieur... Pardon comment vous nommez-vous ?

— Barreau.

— Juste ! Monsieur Barreau, comme vous vous nourrissez !

— Pourquoi donc serait-on à son aise, dit le gros homme avec un certain orgueil, si ce n'était point pour manger du bon. Du reste, ces messieurs et mademoiselle vont jnger de ma cuisine.

Grugel se tourna vers Gontran, et lui jeta un regard significatif.

— Eh bien ! dit-il à demi-voix et en souriant, voici les grains d'or que vous cherchez.

— Des grains d'or ! répéta Barreau, qui ne comprenait point ; faites excuse, ce que je vous donne là est un saucisson aux truffes.

— Et ces messieurs veulent dire que pour des gens affamés il vaut de l'or, reprit

Pierre Lepré en riant. C'est une figure, Monsieur Barreau. J'ai un fils qui a appris les figures en faisant sa rhétorique ; il m'a expliqué la chose. Mais pardon,.. Il faudrait d'abord que mademoiselle se servit.

On présenta les provisions à mademoiselle de Locherais qui retourna tous les morceaux, et finit par choisir les plus délicats, qu'elle mangea en se plaignant des privations auxquelles on était exposé en voyage. Pour la consoler, Barreau lui offrit un coup de vieux cognac ; mais mademoiselle de Locherais jeta un cri d'horreur.

— Du cognac à moi ! dit-elle avec indignation ; pour qui me prenez-vous, monsieur ?

— Vous aimerez mieux du cassis peut-être ? observa le marchand de bœufs d'un air bonasse.

— Je ne bois pas plus de cassis que de cognac ! s'écria fièrement mademoiselle Athénaïs ; je ne bois jamais que de l'eau.

Et se tournant vers Grugel :

— Conçoit-on ce rustre, murmura-t-elle ; m'offrir du cognac ! comme si les épices de ce qu'il nous a fait manger ne suffisaient pas pour brûler le sang ! Je suis sûre d'en être malade.

En achevant ses mots, elle s'arrangea dans son coin de manière à tourner le dos au marchand de bœufs, releva un oreiller qu'elle avait apporté, y appuya sa tête, et s'assoupit.

La fin au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 7 SEPTEMBRE, 1844.

Les nouvelles reçues dernièrement d'Europe font faire des réflexions sérieuses aux philosophes. Comme de ce tems-ci il n'y a que les fous qui aient de l'esprit, le *Fantasque*, seul les a faites ; les autres journaux les ont données sans en rien dire en penser plus long.

D'abord nous voyons la reine mettre au jour un autre fils ; il n'y a rien là de surprenant ; mais la farce consiste à voir le peuple anglais s'enrouer à crier hurra ! boire des santés à en rouler sous la table et dévorer une foison de roastbeefs en l'honneur du nouveau-né. Tout cela n'arriverait point si les braves gens réfléchissaient que chaque nourrisson de la souveraine est une grue qui tombe au royaume des grenouilles et qu'au lieu de baptiser tous les arrivants dans des coupes d'or on pourrait les noyer avec les larmes qu'ils font répandre. Eh ! après tout qu'est-ce que cela me fait à moi ? Princes, croissez et multipliez à tire Larigot puisque vous trouvez un peuple assez bête, pour ne pas dire assez bon, pour vous nourrir, vous héberger, vous donner chevaux en livrée et valets caparaonnés. J'aimerais bien être né prince, moi, et n'avoir pas de conscience.

La querelle entre la France et le Maroc commence à devenir intéressante ; une ville a déjà été bombardée. Les anglais disent que le prince de Joinville est *fanant*, parce qu'il bat le maroquin. Et nous, nous remarquons avec quelle brutalité on châtie les petits états et combien on a d'égard pour les grands. Les pauvres petits princes d'Afrique et d'Asie sont frottés, bouculés, massacrés, pillés

détrônés pour un rien, les uns par la France, les autres par l'Angleterre ; qu'une grande puissance comme la Russie par exemple fasse avançie à la Grande Bretagne en saisissant à sa barbe un navire, on trouve de la diplomatie pour apaiser la fureur nationale ; que la France fasse à l'Angleterre un gros affront ou *vice versa*, les deux puissances se font les gros yeux à travers le détroit et se disent en serrant les dents, au milieu de toutes sortes de politesses hum ! si tu étais indoue ! Tu es bien heureuse de n'être pas Algérienne ! Mille tonnerres si tu étais marocaine !
By G si tu étais seulement chinoise !

Il n'est pas encore bien décidé, qui de l'Angleterre ou de la France protégera l'Île de Tahiti.

La Reine Pomaré, qui est chrétienne, dit chaque matin dans sa prière : "Bon Dieu protégez-moi contre tous mes protecteurs."

ATTRAPPE ! Un officier public ci-devant de Québec et maintenant à Montréal disait à une spirituelle Québécoise en promenade à la capitale actuelle : — Qu'allez vous faire à votre Québec, faucher l'herbe dans les rues ? — Il le faut, bien répondit la demoiselle, puisqu'il n'y a plus de bêtes pour la manger.

Sir Charles Metcalf a, dit-on, quarante mille louis de revenus. Et il gouverne le Canada ! Ces anglais ont quelquefois de drôles de fantaisies ! Au fait... le soleil de Calcutta... eh oui, ça se comprend. Le pauvre homme !

L'été n'a pas voulu venir cette année en Canada. Personne ne sait pour qu'il nous, croyons nous, qu'il a eu peur des discussions sur le gouvernement responsable. Certes on fuirait à moins !

Un pari de £25 sera décidé Mercredi prochain à 4 heures près de l'église paroissiale entre la pompe Lemoine faite à Québec et la pompe de Montréal l'Union construite à Boston dans l'un des meilleurs ateliers de l'Amérique. Une pompe commandée en Angleterre par la corporation et une autre construite à Québec par Mr. J. McKenzie seront aussi essayées à cette occasion, de sorte que ce sera réellement une solennité industrielle. La corporation qui a tout intérêt, au nom des citoyens, à encourager un esprit d'émulation parmi nos industriels devrait accorder, ce nous semble, une prime à la meilleure pompe construite dans le pays. Près de cent pompiers et autres descendent de Montréal en uniforme. Le Charlevoix a été loué pour cette occasion.

Ce soir les Frères Bordelais donnent leur dernière représentation. Le spectacle est entièrement changé et sera au bénéfice de Mr. Henri. Les prix ont été réduits ; Nous pensons qu'il y aura foule ; personne mieux que ces jeunes artistes ne mérite de l'attirer.

[Comme nous avons donné la lettre de *Sur la Côte* nous devons en conscience accorder une place à un nouveau correspondant *Su med de la Côte* qui veut relever quelques avancés qui lui ont déplu dans la première ; après cela les écrivains pourront, s'ils désirent continuer cette prise de plume, chercher d'autres colonnes ouvertes gratis ou prendre le titre d'annonces dans les nôtres et par conséquent les accompagner d'un billet d'admission, c'est-à-dire de banque.]

Monsieur l'Editeur du Fantasque.

Il faut avouer que vous avez inséré dans votre dernier numéro une singulière correspondance; je veux parler de celle qui est signée *Sur la Côte*. Je ne vous aurais pas cru capable, monsieur l'Editeur, de laisser publier dans vos colonnes sans y répondre de pareilles accusations contre les citoyens de Québec. Je pensais que vous n'aviez pas encore perdu le souvenir des services qu'ils vous ont rendus et qu'ils trouveraient du moins en vous un chaleureux défenseur contre les attaques mal fondées des campagnards qui s'aviseraient de leur chercher noise.

Comme il n'en a pas été ainsi je me vois forcé de relever selon mes forces les avancés injurieux et non moins erronés que cet écrivain accumule contre le bon sens des Québécois. Il me semble que ce maladroit ferait mieux de s'occuper de son ménage dont il est si satisfait et de renverser les barrières dont il est si mécontent que de viser à la politique qui est si hors de sa portée. Permis aux marchands comme moi de parler des affaires du pays. Assis derrière nos comptoirs déserts nous pouvons en attendant les pratiques qui ne viennent presque plus, charmer nos loisirs en faisant, désesant des élections, en construisant et démolissant des ministères. Mr. Arger a bien ses caprices; pourquoi n'aurions-nous pas les autres? Par exemple aux braves cultivateurs, eux qui ont toujours de la besogne autant qu'ils en peuvent faire, moi je conseillerais de ne pas quitter la bêche pour prendre la plume qui est quelquefois plus lourde à manier.

Ayant ainsi prélué, il est tems que je commence la gamme que je veux chanter à ce monsieur *Sur la Côte* qui mériterait d'en avoir sur les côtes, autant et plus qu'il n'en peut porter.

Il accuse d'abord de la manière la plus malicieuse les citoyens de Québec de vouloir colloquer un représentant au comté de Montmorenci; chose à laquelle ces braves citoyens n'ont certainement jamais songé; s'il fallait une preuve de ce que j'avance je dirai que la nouvelle de cette caricature de candidature leur est venue par la voie des journaux de Montréal, et que l'on a beaucoup ri de la plaisanterie.

Que cela soit entré dans l'idée de quelques trois ou quatre individus qui se rendent mutuellement des petits services bourgeois au fond desquels le pays est pour bien peu; c'est possible dans notre siècle de bons offices intéressés! mais que des citoyens ayant bon cœur, bon pied, bon œil et bon sens aient sérieusement recommandé le ridicule et obséquieux oltbrius en question, voilà ce qui n'est ni vrai ni possible, le brave campagnard a pris la mouche fort mal à propos et sur le simple dire d'une gazette qui ne peut servir à la propagation des lumières qu'en sa qualité d'enveloppe à chandelles.

Le brave campagnard aurait dû chercher de meilleurs renseignements avant de nous reprocher ainsi de vouloir imposer aux autres un candidat dont nous ne voudrions pas pour nous-mêmes. Il a sans doute été ébloui de l'assurance; pour ne pas dire l'impudence, avec laquelle le susdit candidat s'est recommandé lui-même à défaut de la recommandation des autres; les naturels des bords du Montmorenci ne sont pas habitués à pareille présomption ni nous non plus, il est vrai. *M. Sur la Côte* n'a rien de plus à se plaindre de nous autres Québécois tandis que la chose dépend de ses concitoyens. Dieu merci les élections sont libres à moins qu'il ne soit envoyé des forts-à-bras pour violenter les opinions; chose qui se ferait peut-être si le nerf des affaires, c'est-à-dire l'argent, y était; mais, absent! Qu'il se rassure, ce cher correspondant; si ses concitoyens respectent assez peu la dignité de la représentation pour faire la sottise en question; eux seuls seront à blâmer; les gens de Québec ne doivent pas porter ce péché dont ils sont bien innocents; je proteste en leur nom. Quant à ce que dit Mr. S. L. C. je topé complètement à ses réflexions au sujet des gens qui jettent un œil louche sur les dix chelins. Le pays les vote comme indemnité; mais il faut bien se garder de ces sinistres intriguants qui les considèrent comme un appât. Pardieu, Mr. l'Editeur, arrive une

pratique qui veut dix aunes d'étoffe du pays ; je pose la plume et vous salue cordialement,

AU PIED DE LA CÔTE.

LES DEUX FRÈRES BORDELAIS,

ou les **Hercules du Nord,**

PREMIERS modèles de l'académie Royale de France, après avoir donné plusieurs représentations à Montréal, auront l'honneur de donner leur dernière soirée,

Ce soir Samedi,

A U

Theatre royal,

(*BENEFICE DE Mr. HENRI*)

Leurs exercices seront très-variés
et entièrement nouveaux.

M. CASIMIR,

Donnera une scène de **VENTRILOQUIE** et Mr. **HENRI** luttera de force contre **DEUX CHEVAUX.**

Québec, 7 Septembre, 1844.

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIETAIRE.

14 RUE COUILLARD, - QUEBEC.

Paraît le **SAMEDI**. L'année où le vol. se compose de 48 numéros.—Le prix d'abonnement est de **SEPT CHELINS** et **DEMI**, payable par semestre de 2 numéros, d'avance.